

KÒKÒT E FIGAWO (3^{ÈME} PARTIE)

Reynald Altéma, MD

Jonas avait posé une question existentielle à Marguerite dans le dernier vers. Elle avait répondu à la question immédiatement et il la gardait parmi ses vêtements. Il n'en avait parlé à personne. C'était un secret entre Marguerite et lui. Il lisait cette réponse chaque soir avant le sommeil. Il la mémorisait et pouvait la réciter par cœur. Cependant, le document avait acquis la distinction de talisman pour le bien-être de son ego et en tant que tel, il lui accordait le traitement spécial réservé à un parchemin. Sa lecture s'élevait au niveau d'une cérémonie, une expérience vivifiante qui lui donnait de la chair de poule, un flutter à la poitrine, une joie indicible, mais toujours prévisible. D'abord, il approchait le papier vers ses narines, car la feuille avait absorbé la fragrance de Marguerite ; cette odeur l'enivrait durant chaque session. Ensuite, il admirait l'écriture fine cursive et pour finir le toucher complétait le triptyque des sens : la vue, l'odorat et le toucher pour l'ultime ravissement de l'expérience d'une lecture captivante et grisante. La réponse l'avait emporté au septième ciel :

Roméo et Juliette, Paul et Virginie sont des symboles du Premier Monde. Sous notre soleil tropical, nous pouvons ajouter une nouvelle appellation originale pour décrire le dévouement de deux âmes : Kòkòt e Figawo. Cette expression aura le fumet d'un café fraîchement infusé à l'aurore, la saveur exquise et salivante d'un légume d'aubergine bien épicé, la constance du coq qui nous réveille chaque aube. Toi et moi nous pouvons démontrer le rapprochement possible de deux êtres de classes sociales différentes qui s'accordent et brisent le tabou de la démarcation rigide et immuable. Ce ne sera pas facile, mais je suis prête à m'engager dans ce parcours. As-tu l'échine pour ce long chemin ou hisseras-tu le drapeau de la reddition au premier obstacle ?

De la part d'un cœur qui palpite en t'écrivant ces lignes.

Marguerite.

Il vivait dans les nuages jusqu'à l'intervention de monsieur François. Jonas remarqua qu'il avait bousculé les événements et maintenant il se trouvait à un carrefour. En posant une question, il recevait une réponse chargée de conséquences. La promesse de « s'engager dans le parcours » faisait face à la réalité. Jonas ne pouvait rester à Port-au-Prince que s'il fréquentait le Petit Séminaire. Il ne pourrait plus maintenir une liaison avec Marguerite que sous le risque d'expulsion de l'établissement en cas de démasquage. Il savait bien qu'elle serait sous une surveillance stricte. Le yin de son cœur le poussait vers une liaison durable avec Marguerite. Le yang de son cerveau le prévenait contre cette aventure hardie, dangereuse pour son avenir, et même quasiment impossible à établir. Ce genre de bras de fer entre l'amour et la raison prend toujours des détours

imprévisibles, des courbes inattendues, des haltes suivies de démarrages soudains et fiévreux, *advienne que pourra*.

Cette situation ne serait pas différente. Même sous l'effet de la douleur cuisante de la gifle reçue, Marguerite prit le temps pour écrire ces quelques mots à Jonas. Elle demanda à sa condisciple de remettre ce message à son cousin qui était un condisciple de Jonas : *Mon cœur palpitiera toujours en pensant à toi*. La loi de Murphy entra en jeu et Jonas ne reçut ce message qu'un mois plus tard. Il laissa Port-au-Prince pour retourner à sa ville natale deux jours après la confrontation avec monsieur François. Il n'avait d'autre choix, car pour les grandes vacances il devait retourner chez lui. Son condisciple ne connaissait pas son adresse et la conversation téléphonique à l'époque n'était pas coutumière.

Jonas en prit possession par hasard lorsqu'il retourna pour une semaine d'entraînements avec l'équipe de volleyball en plein été.

—J'ai ce message pour toi depuis tantôt quatre semaines. Tu avais quitté les lieux sans laisser de trace.

Jonas lit ces simples mots et ils eurent un effet démesuré sur sa déprime qui sévissait depuis son retour au bercail. Immédiatement, les mots gonflèrent ses poumons d'un air spécial qui le grisa. Aussi soudainement, il fut pris de panique, se demandant s'il n'était pas dans une souricière, un coup monté par le père de sa dulcinée pour le prendre en flagrant délit.

—Tu sais que son père m'a menacé d'expulsion. Je dois être prudent. Comment prévenir qu'il ne soit au courant d'un échange entre nous ?

—Je vais demander à ma cousine de s'enquérir.

Ce geste de prudence paya des dividendes.

Mon chou,

Cela me fait plaisir d'apprendre que tu es de retour même brièvement. J'ai trouvé un moyen de dissimuler nos messages. Mon engagement n'a pas changé malgré une gifle brutale reçue sur la joue gauche, celle du même côté que mon cœur. Ce cœur qui bat d'une façon spéciale quand ton nom est énoncé. J'ai hâte de te lire.

Jonas ne prit pas de temps pour répondre même en sachant qu'en envoyant cette missive, qu'il mettait son futur en jeu en cas d'interception. Le yin prit le dessus et de loin. Les endorphines guidèrent ses mains et sa perception de la situation.

Ma sirène tropicale,

Je cours le risque d'expulsion en cas d'interception, mais mon cœur en fait fi et préfère te rassurer qu'il détient une échine puissante, une volonté ferme pour te suivre dans le sillon malgré vents et marées. La déprime y avait pris abri ces dernières semaines, car j'ai laissé Port-au-Prince sous un ciel orageux et une atmosphère ombragée qui s'empirait avec le temps, ne sachant ce qui était advenu de toi, pensant que peut-être tu avais été

envoyée hors du pays ou que ton père a eu finalement la victoire et t'a convaincue de rompre toute liaison avec moi. Le premier message que tu as expédié a scellé une inscription unique et indélébile sur ma poitrine comme un tatouage. Je veux t'avouer que le mien n'a jamais cessé de palpiter dès la première fois que je t'ai vue.

Jonas resta à Port-au-Prince pendant une semaine puis retourna chez lui à la campagne. À cause d'une surveillance acharnée, Marguerite n'osa pas de rencontrer Jonas. Ils se contentèrent d'échanger des messages courts. Jonas les cachait soigneusement. Marguerite avait créé un dispositif pour dissimuler les siens. Elle ne les cachait ni parmi ses effets ni dans sa chambre. Elle glissait chaque message sous la couverture d'un livre peu usité dans la bibliothèque de sa tante qui l'encourageait à maintenir l'habitude de la lecture. Pour brouiller sa piste, elle se complaisait à inventer des subterfuges. Elle accumulait des découpages de journaux dans un cahier, comme une pépinière de sujets intéressants. Dans ce cahier, elle entremêlait des textes académiques de tous genres pour ne donner aucun indice de ses pensées intimes. « Les papiers de Marguerite » étaient inspectés de routine par son père et sa tante. À la maison, on ne saurait deviner que Marguerite, sous une carapace d'élève studieuse, était en proie à sa première aventure amoureuse torride. Nul ne savait qu'elle passait parfois des nuits blanches à penser à Jonas, le fruit défendu. Jonas de son côté lisait et relisait chaque message reçu de Marguerite avec la même intensité, de la première à la énième fois.

De fil en aiguille, il devenait évident aux deux colombes que la séparation physique n'empêcherait pas le rapprochement des cœurs. Une rivière invariablement cherche son embouchure. Le parcours d'une rivière cependant peut être charcuté, endigué par l'ingénierie pour réduire le flot vers l'estuaire. Question de balkaniser l'amont rien que pour spolier l'aval. Dans le cas de Marguerite, les obstacles se manifestaient de manière subtile ou simplement crue. Sa tante ou son père parlerait en termes élogieux d'un jeune adolescent du quartier issu « d'une bonne famille comme quelqu'un avec qui elle pouvait fraterniser. », « On peut enlever un bossale de son milieu, mais le milieu demeurera son naturel. », « C'est toujours une mauvaise idée de choisir hors de son rang social. », « Quelle idée d'entretenir une amitié avec un va-nu-pieds ! » On exprimait ces expressions avec la fréquence d'une rengaine, la sincérité d'une foi religieuse, la passion aveugle d'un préjugé social.

Dans le cas de Jonas, il vivait chez lui dans un écosystème différent. Il entretenait une très bonne liaison avec son père, Max, veuf depuis tantôt sa naissance, car sa mère mourut d'une infection peu de temps après l'accouchement. Son père l'adorait et ne le cachait pas. « Tu fais ma fierté. Tu peux atteindre les sommets qui se dérobaient à ma portée. » Donc il voulait dessiller les yeux de son fils à chaque occasion, tel un vrai père conséquent. N'ayant jamais digéré l'injure reçue aux mains de monsieur François, il voulait éliminer la répétition d'un tel spectacle blessant. « Tu sais mieux que quiconque que je n'ai que des moyens financiers très limités. Je ne veux pas que tu t'embrouilles dans aucun comportement scandaleux, surtout pas de sottises ! », « Accepte et côtoie les gens de ton rang qui te donneront le respect que tu mérites pour ton intelligence. Les gens aisés ne verront qu'un démuné, un menu fretin. » Ces paroles sages énoncées avec le ton le plus avenant restaient gravées dans les méninges de Jonas, qui n'oserait pas les ignorer, se rendant compte des bonnes intentions en arrière-plan.

Les parents de Marguerite décourageaient une liaison avec Jonas à cause de la honte que cela apporterait. Le père de Jonas le prévenait de ne pas s'aventurer pour éviter les propos injurieux à son égard. Le conflit revêtait une parure aussi différente pour Marguerite que pour Jonas. Jonas recevait des conseils d'un père qui ne voulait que le bien pour lui. Son père récapitulait une réalité sombre et le mettait en garde. A priori, l'intraitable père de son côté bitumait le cerveau de Marguerite d'une couche biaisée de propos insultants sur une personne chère à elle. Marguerite voulait se révolter avec chaque fibre de son être contre une telle diatribe. Monsieur Max n'aimait pas monsieur François qui l'avait insulté, mais ne nourrissait aucun désamour pour Marguerite qu'il connaissait à peine, tandis que monsieur François détestait père et fils. Tout de même, Marguerite et Jonas confrontaient le même dilemme : un cœur épris perçoit une interdiction veloutée ou une consigne désobligeante comme une couronne d'épines, un ornement répulsif, trop pénible à chapeauter. L'épanouissement de ce cœur dans ce contexte s'accomplit au prix de heurt et de déception d'une tierce partie. Pour dire vrai, Jonas paniquait à l'idée de décevoir son père. Pris entre l'enclume et le marteau, il voulait trouver une bretelle de sortie. Quelques idées se dessinaient. Pour l'instant, l'existence de Marguerite resterait son secret personnel dont il ne parlerait à personne. Jonas donnait des leçons privées aux recalés et épargnait les recettes. Autrement, le reste de l'été ne lui apporta que le cafard. Même en jouant au foot, son zèle d'antan maintenant était anémique. Il souhaitait tant une rentrée de classes anticipée. Il ne savait pas comment il pourrait revoir Marguerite, mais l'idée de proximité apportait de l'espoir. Le mois d'octobre vint à son propre gré en dépit de ses souhaits, car les jours paraissaient plus longs que d'habitude.

Le premier jour de la rentrée des classes, il s'enquit sur le calendrier des matches de volleyball et son équipe devait rencontrer St Louis dans deux semaines pour débiter le championnat ! Deux semaines d'attente et la chance de rencontrer Marguerite. Il trouva ces deux semaines encore plus longues que tout l'été. Malheureusement, le championnat débuta sous un mauvais augure. Le derby entre les deux titans de volleyball comme de coutume avait fait le comble. Il vit Marguerite parmi la foule à la même position que la première fois. Elle était accompagnée d'une dame âgée qui lui ressemblait, vraisemblablement sa tante. Cette dame épiait Marguerite évidemment. Ils évitèrent de se croiser ou de se fixer les yeux. Ils se forcèrent à ne pas laisser leur visage traduire les vifs sentiments brûlants ressentis dans la poitrine, émettant une chaleur volcanique. Les deux colombes étaient si heureuses de se revoir et si dépitées de ne pas pouvoir se parler. En ayant ras-le-bol de cette pénitence, Jonas fila à l'anglaise, convaincu que la situation n'aurait d'issue satisfaisante. Il sursauta quand une main se posa sur son épaule pendant qu'il marchait d'un pas lent, résigné, la tête baissée. C'était son ami, le rédacteur du journal, « Où vas-tu si vite ? Je pense qu'une personne va penser que tu n'as pas l'échine forte. »

(à suivre)